

Ce dimanche-là

Louise Lacoursière

Numéro 161, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lacoursière, L. (2021). Ce dimanche-là. *Les écrits*, (161), 65–69.

CE DIMANCHE-LÀ

Ce dimanche-là s'annonçait des plus agréables. Un soleil éclatant, des arbres parés de spectaculaires couleurs, un sentier du parc national de la Mauricie, quelle perspective que cette randonnée avec mon amoureux ! Nous nous apprêtions à quitter le véhicule quand il me demanda avec bienveillance :

– Étrange ! Tu ne m'as pas dit un mot de ta visite de vendredi chez ta psy.

Une soudaine boule d'angoisse m'étrangla. J'avais du mal à déglutir. Mon cœur se serra au souvenir de cette séance. Nous avons tenté de découvrir pourquoi je ne m'accordais pas le droit à l'erreur, pourquoi, lorsque je me trompais, je réagissais à l'excès, mortifiée. Mon silence l'alerta.

– Préfères-tu ne pas en parler ?

– J'aimerais... je veux...

D'un coup, je fondis en larmes. Ne sachant que dire, Pierre m'entoura les épaules de son bras réconfortant.

La petite fille de six ans cherchait à s'exprimer. La femme de quarante ans prit le relais. Je m'efforçai de mettre de l'ordre dans ces émotions déstabilisantes.

– J'étais la cadette de ma classe de deuxième année, tu te souviens ?

– Heu non... Pourquoi cette précision ?

– C'est important pour comprendre la suite... Lors de mon entrée à l'école publique, on m'avait inscrite en première année. Quelques semaines plus tard, on m'a transférée en deuxième, car j'avais déjà les habiletés et les connaissances des élèves de première, acquises à la maternelle privée que j'avais fréquentée l'année précédente. Récemment arrivée au couvent, mère Saint-Anselme avait la mauvaise habitude de me surnommer « le petit bébé », et ça m'humiliait au plus haut point.

Il ignorait où je voulais en venir, mais son regard compatissant m'encouragea à poursuivre.

– Un vendredi, mère Saint-Anselme demanda à toutes ses élèves d’assister à la messe du dimanche, vêtues de notre costume d’écolière. Le lundi matin, elle donnerait une image à celles qui auraient pris place dans la rangée centrale, regroupées du côté gauche, derrière elle. Quand j’en ai parlé à maman, elle m’a informée qu’elle n’accepterait jamais de s’asseoir avec toutes les fillettes, mais qu’on s’installerait à la même hauteur dans la rangée latérale de droite. Ainsi, je serais presque épaule à épaule avec mes compagnes.

Pierre savait que maman avait progressivement perdu la vue. Elle ne distinguait plus que des ombres. Déjà, à vingt ans, elle était incapable de sortir seule le soir. Il connaissait sa hantise d’être traitée d’aveugle. Du temps de nos fréquentations, elle usait de son talent de comédienne à tel point qu’il avait mis trois mois avant de se rendre compte de son handicap. En règle générale, elle insistait pour l’accueillir et, guidée par sa voix, elle s’adressait à lui en le regardant droit dans les yeux. Sa facilité à se mouvoir avec assurance dans la maison, à la condition que rien ne traîne, et à accomplir les tâches courantes, comme cuisiner ou nettoyer, l’avait totalement leurré. Combien de fois avait-il partagé nos repas? «Souviens-toi! Elle ne servait jamais à table, car elle aurait été obligée de tâter pour déposer le plat au bon endroit.»

S’il l’avait observée composer un numéro de téléphone, il aurait immédiatement deviné ce qu’elle tentait à tout prix de dissimuler. Pour se rendre au 5, sur un modèle à cadran, elle comptait avec son doigt à partir du premier trou, si le 5 était suivi du 3, elle reculait de deux et s’il s’agissait d’un 9, à la vitesse de l’éclair elle repérait la petite barre à droite du 0 et reculait de deux. Elle avait certainement appris une centaine de numéros de parents, d’amis et de services, tels le boucher ou l’épicier qu’elle contactait chaque semaine par téléphone pour faire ses emplettes. Puisqu’il lui était impossible de dresser une liste, elle devait se fier à sa mémoire. Le réfrigérateur se trouvant tout près de l’appareil, de sa main libre, elle localisait sur les étagères ce qui lui manquait, en énumérant ce dont elle avait besoin. Comme elle rangeait tout au même endroit, un vide attirait aussitôt son attention. On l’entendait parfois spécifier: «Non, non, ça, j’en ai encore, merci.»

Combien de dates d’anniversaire avait-elle retenues? Un mystère pour Pierre et, honnêtement, pour moi aussi. Elle n’oubliait personne... et personne ne l’oubliait. Le jour de sa fête, elle laissait tomber dans un pot un bouton pour

chacun lui offrant des vœux par téléphone ou en personne. Le soir venu, elle les comptait avec attendrissement et... elle obtenait un impressionnant résultat.

Cette femme au tempérament joyeux ouvrait la porte de sa maison à tant de gens. Les vendredis, en soirée, on se retrouvait souvent à vingt ou à vingt-cinq autour d'un café, à déguster son fameux pain aux noix préparé avec minutie quelques heures plus tôt, savourant d'avance l'enthousiasme de ses convives. Faire plaisir. Sa priorité. Plusieurs fois par semaine, elle recevait ses enfants et leur famille, ou des amis, soit pour le dîner, soit pour le souper, se pliant aux caprices de tout un chacun. À l'occasion, trois soupes différentes mijotaient sur la cuisinière, car l'une préférait le potage aux légumes, l'autre un bouillon avec nouilles seulement ou un troisième, la soupe aux fèves.

Une scène vieille de trente ans s'imposa. Atteinte de paralysie cérébrale, une de nos voisines dans la vingtaine adorait la compagnie de maman. Pendant la belle saison, elle se déplaçait en poussant un carrosse rempli de lourdes pierres afin de garantir son équilibre. Malgré son élocution laborieuse, on l'entendait crier : « Madame Lacoursière, c'est Jacqueline ! » Ma mère s'empressait d'aller à sa rencontre, comptant ses pas pour ne pas rater la dénivellation entre la galerie et le palier menant au trottoir. Même si Jacqueline la dépassait d'une tête, ma mère lui prenait le bras et lui chuchotait des paroles apaisantes, dans l'espoir de calmer ses mouvements désordonnés, puis l'installait au salon. Invariablement, Jacqueline refusait le café et le gâteau offerts. Je soupçonnais sa crainte de faire des dégâts. Je ne comprenais presque rien à son discours, tandis que maman lui donnait gentiment la réplique.

Il arrivait que Jacqueline s'effondre sur le sol. Dans l'urgence, maman commandait : « Vite, apporte-moi une cuiller ! » Jacqueline souffrait d'épilepsie. Sans perdre une seconde, je déposais la cuiller dans la main de maman, agenouillée près de Jacqueline. Avec célérité, elle lui ouvrait la bouche et plaçait l'ustensile entre ses dents. « Il ne faut surtout pas qu'elle avale sa langue », mentionnait-elle. J'étais terrorisée devant les mouvements spasmodiques de Jacqueline et le rictus qui déformait son visage. Maman gardait une main sur son bras. « Tu verras, dans quelques minutes, la crise sera passée. » Me parlait-elle ou s'adressait-elle à son invitée ? Dans tous les cas, elle se voulait rassurante.

Rassurante, accueillante, courageuse... et si volontaire. Elle prenait plaisir à raconter qu'envers et contre tous, elle avait choisi son homme. Le curé, le médecin, les voisins lui avaient répété *ad nauseam* : « Ne marie pas ça, ce gars-là ! Il est malade, tu n'auras jamais d'enfants avec lui ! Aura-t-il la force de travailler ? » Oui, c'était un pari risqué, puisque papa souffrait d'une malformation congénitale au cœur et qu'il aurait dû mourir avant l'âge de cinq ans. « Je l'aime, soutenait-elle avec énergie, et je veux vivre avec lui le temps que le Bon Dieu nous donnera... » Je suis la cadette d'une famille de huit enfants. Mon père a fondé une imprimerie prospère. Malheureusement ses fréquents séjours à l'hôpital et les frais médicaux récurrents les ont empêchés d'amasser des économies. Qu'à cela ne tienne, maman s'estimait chanceuse. « Je n'ai pas de bons yeux, mais j'ai de bonnes jambes. On n'est pas riche, mais on mange trois fois par jour et on ne manque de rien. Et j'ai tellement un bon mari et de bons enfants... »

Pierre caressa mon bras et me ramena au présent.

– Te sens-tu à l'aise de me raconter ce qui s'est passé à l'église, ce fameux dimanche ?

Une fois de plus, sa sollicitude me toucha. Je poursuivis mon récit, afin qu'il saisisse l'importance des événements de ce lundi matin.

Maman se rendait à la messe au bras de mon père, mais je l'accompagnais à la balustrade pour la communion. Il était crédible qu'une mère y conduise sa petite par la main. J'avais mémorisé une série de codes pour qu'elle ne heurte personne au passage, qu'elle s'arrête à temps avant de s'agenouiller, qu'elle tire la langue quand le prêtre lui présentait l'hostie et, toujours d'une pression des doigts, je lui indiquais que nous avions atteint notre banc. Personne ne devait voir ou deviner ces stratagèmes. Me tromper aurait eu des conséquences catastrophiques, car si j'avais transmis une consigne par un geste ambigu ou erroné, maman aurait pu se blesser ou réagir de façon inappropriée et se couvrir de honte.

Quelques centimètres à peine me séparaient de ma compagne de classe installée dans l'allée centrale.

Le lundi, mère Saint-Anselme nous accueillit, une pile d'images bien en vue

sur son bureau. Sa cornette lui enserrait le visage au point de contraindre son sourire. Engoncée dans ses longs vêtements, elle entama la distribution. Plus le temps passait, plus mon angoisse grandissait. Lorsqu'elle commença sa leçon de catéchisme, j'osai lever la main et lui préciser que j'étais présente, moi aussi, la veille. «Tu étais à la messe de huit heures, c'est vrai, mais tu n'étais pas assise à la bonne place.»

Révoltée, incapable de lui expliquer la raison pour laquelle je ne me trouvais pas exactement où elle l'avait exigé et surtout par loyauté à ma mère, je me mis à pleurer.

D'un air moqueur, mère Saint-Anselme rétorqua : «Tiens, voilà notre petit bébé qui pleure. En plus, notre petit bébé ne peut même pas aller communier toute seule. Sa *môman* doit l'y amener par la main.» Quelle injustice ! Dans ma tête, je criais «Non ! Vous vous trompez ! Ce n'est pas cela !» Prisonnière de mon secret, sans mots, je ne pleurais plus, je sanglotais.

Une digue se rompit. Impuissante à colmater la brèche, l'adulte que j'étais laissa libre cours au chagrin de la fillette : longtemps enfouis, ces douloureux souvenirs m'avaient projetée dans le temps. Les paupières gonflées, le visage bouffi, la femme de quarante ans paraissait inconsolable. Sans explications, Pierre démarra et se rendit à un dépanneur.

– Ne bouge pas, j'en ai pour quelques minutes.

À travers mes larmes, je le vis revenir avec un gros sac de maïs soufflé. J'accueillis cette friandise, ma préférée lorsque j'étais petite, en pouffant de rire. Cette parenthèse alléga ma souffrance.

Ce dimanche-là, mon pèlerinage dans le passé m'avait libérée d'un énorme fardeau.

-

Louise Lacoursière est romancière. Elle s'est d'abord fait connaître avec sa saga historique sur Anne Stillman McCormick, puis sa trilogie *La Saline*, toutes deux publiées chez Libre Expression. De nombreux prix récompensent ses publications.
